

# MODES PARISIENNES.



## AVIS IMPORTANT.

Beaucoup d'abonnés à l'étranger se plaignent de ne pas recevoir leurs primes : ce n'est jamais la faute de l'administration du journal.

Mais il arrive souvent que les intermédiaires chargés de prendre l'abonnement reçoivent de l'abonné le prix de l'année, et ne font l'abonnement que pour six mois, — renouvelant ensuite pour six autres mois, — et perdant ainsi le droit à la prime.

D'autres intermédiaires font bien l'abonnement pour un an, mais gardent pour eux-mêmes la prime, et disent à l'abonné qu'ils ne l'ont pas reçue.

Nous invitons ceux de nos abonnés qui ne nous ont pas envoyé le prix de l'affranchissement de la prime (2 fr. pour la France, — pour l'étranger, nous n'avons aucun moyen d'affranchissement), nous les invitons, disons-nous, à faire retirer l'album, qui se délivre au bureau.

Tous les nouveaux abonnés de trois mois, en prolongeant leur abonnement de neuf mois pour former l'abonnement de l'année, ont droit à la prime; mais il faut faire cette prolongation avant l'expiration des premiers trois mois.

## Sommaire.

MODES ET FASHIONS. — LA MÉTAIRIE DES GENÈTS, par ÉTIENNE ÉNAULT (suite et fin). — LES DIAMANTS DE LA REINE, par AUGUSTE ARNOULD (1<sup>re</sup> partie). — REVUE MUSICALE. — CAUSERIES.

## MODES ET FASHIONS.

On dit qu'il n'y a point de bals, point de fêtes, parce que l'année dernière on en était écrasé, on ne pouvait suffire à toutes les invitations; cet hiver, malgré tous les on dit, on fait force robes de bal, les ateliers de madame Quillet sont aussi animés que jamais, donc il

y a lieu à utiliser tout ce qui sort de charmantes toilettes de chez elle. Il est vrai que c'est toujours là qu'on s'adresse de préférence quand on veut être remarquée dans une fête par le bon goût et la distinction parfaite de son costume, par cet air *comme il faut* qu'on porte bien aussi avec soi, mais auquel ajoute beaucoup la manière de se mettre.

C'est une remarque que l'on faisait au bal de la cour de cette dernière semaine, en examinant quelles étaient les toilettes les plus élégantes; il y a toujours dans une fête une bonne partie des assistants qui critique l'autre; mais on remarquait aussi que la critique n'avait aucune prise sur les costumes sortis de chez madame Quillet.

C'était d'abord une robe de tulle à bouillons et volants bordés de quatre rangs de blonde, chaque garniture deux fois répétée; nous avons déjà cité cette façon, mais celle-ci avait en plus des bouquets de jacinthe lilas, la dame étant en demi-deuil. Ce genre de garniture est si joli, si gracieux, si frais, que cette robe a été demandée déjà plusieurs fois en blanc et en couleur: en rose, en bleu, en maïs, elle est toujours charmante. La coiffure était aussi composée de grappes de jacinthe tombant derrière la tête, et de petits bouquets rattachés par des épingles de diamant ornaient les bandeaux bouffants.

Une charmante robe, qui m'a paru toute nouvelle, était en taffetas rose avec neuf volants; un entre-deux de blonde était au bord de chacun de ces volants, et tout à fait au bord une petite blonde froncée. Rien n'était plus frais et plus joli que cette garniture. Le corsage, fait à godet, avait aussi ses garnitures à entre-deux garnies de petite blonde. Des fleurs roses, dont le cœur était en marabout, étaient en harmonie parfaite avec le reste de la toilette et composaient une charmante coiffure. Un collier perles fines et diamants, des épingles pareilles dans les cheveux, des bracelets assortis finissaient cette toilette, d'une fraîcheur remarquable.

Pour mettre un costume si rose, si coquet, il fallait être bien sûre d'être assez jeune, assez fraîche pour lui bien aller, et la personne qui le portait, quoique blonde, réunissait toutes les conditions d'ensemble; si elle eût été un peu moins jeune, un peu moins fraîche, la robe eût paru moitié moins jolie.

Sur une jupe de tulle blanc nous mettons un bouil-



lonné qui monte au-dessus du genou, puis une tunique qui vient tomber juste sur ce bouillon. — Cette tunique est rayée, à la distance de dix centimètres à peu près, de rubans de satin de quatre centimètres. Un pli au-dessus de l'ourlet de cette tunique est fait après que les raies de ruban sont posées, et lui donne plus de soutien. — Le ruban qui fait rayure est de quinze à seize centimètres plus long que la tunique, et fait autant de bouts qui se prolongent et tombent sur le bouillonné. C'est une des jolies robes vues jusqu'à présent. — Le corsage est à demi-draperie, rayée aussi par des rubans, garnie de blonde, et des bouts tombants au milieu du corsage au lieu de nœuds. — Les manches sont moitié bouillonnées, moitié bandes rayées de ruban à petits bouts tombants.

Avec cette robe une coiffure de fleurs où le cerise dominait, et des diamants au cou, dans les bandeaux et aux bras.

D'autres toilettes plus sévères se faisaient aussi remarquer; toutes ne dansent pas, pour un motif ou pour un autre.

La moire antique est une des étoffes les plus et les mieux portées; elle a du soutien; on sait qu'elle est chère; elle ne date pas comme les robes brochées ou à dessins remarquables; elle supporte quelque arrangement de garnitures ou du moins quelques ornements.

Ainsi une moire antique blanche, traînant derrière d'une manière assez marquée, avait le lé de devant tout uni, les deux lés de côté tombaient en larges ondulations des deux côtés, et, s'arrondissant au bas, ces ondulations étaient garnies d'une bordure satin et blonde, semée de choux de ruban de satin; le corsage à demi-draperie garnie de blonde.

La coiffure était en plumes cerise de la nuance la plus douce, et de petites têtes de plumes ornaient le devant des bandeaux; cette coiffure était charmante.

Une parure rubis et diamants allait merveilleusement avec la coiffure.

Nous parlerons encore d'une toilette éclatante et sévère tout à la fois: c'est une robe de taffetas groseille clair, garnie de volants de dentelle noire; le corsage demi-draperie garni de même. L'éclat de la nuance était fort tempéré par la couleur de la dentelle; et comme cette couleur cerise est fort à la mode, cette robe n'avait rien de trop voyant.

La coiffure était d'un accord parfait avec le reste: elle était composée de dentelle noire, de raisin noir et de mûres d'or, qui ne se montraient qu'avec réserve; on y apercevait un peu de jais, mais très-peu. S'il se montre de temps en temps sur les robes, sur les casques, c'est en très-petite quantité. Toute cette toilette était d'un goût parfait.

Je ne sais si nous avons déjà dit à nos lectrices qu'on faisait beaucoup de corsages à basques en dentelle noire, ornés de velours noir, pour mettre par-dessus les corsages plats, quand on ne veut pas être décolletée ou que l'on veut finir une robe d'étoffe qui n'est plus

destinée qu'au chez soi ou aux petites soirées particulières. — Si nous en avons déjà parlé, on nous saura gré d'en ramener le souvenir, car c'est une chose fort utile et fort commode. — Ainsi sur une robe de velours noir, par exemple, on peut mettre chez soi un de ces corsages qui sera fait par bandes, un entre-deux de guipure, une bande de velours; de chaque côté de la raie de guipure on pose un petit effilé tom-pouce, et cela compose un charmant corsage, que l'on peut faire ouvert ou fermé.

On peut aussi le faire en entre-deux de blonde noire. Nous citerons une belle toilette du matin. — Une robe de velours couleur mauve, avec un chapeau même étoffe et même nuance orné de plumes. Un magnifique cachemire jeté sur cette toilette. Disons que la robe, fort traînante derrière, va peut-être nous ramener les robes demi-queue; car cette toilette était une de celles avec lesquelles l'impératrice se promène, et il est probable qu'on imitera les modes qu'elle porte, de préférence à toute autre.

D'après les détails que nous donnons, on peut voir que le taffetas continue à être l'étoffe la plus portée, soit en robe habillé, soit en robe de sortie du matin, soit encore en toilette de chez soi.

Voilà un des plus jolis costumes de ce genre que nous avons vus ces jours-ci chez madame Quillet. C'est un seul grand volant posé à trente centimètres de la ceinture; au bas, sont trois ruches de ruban de grandeur en dégradant. Un autre volant est posé à l'endroit où le volant commence pour cacher la couture. Le corsage, montant, à basques, était garni de ruches; de même derrière, jusqu'à la naissance de la basque. Les manches étaient garnies de même sur la couture du dedans des bras et autour du bas. Je ne dis point la couleur de cette robe, car elle peut se faire de toutes les nuances, depuis le noir pour sortir le matin, jusqu'aux nuances plus claires et plus habillé. Si le noir n'est bon que le matin, on peut varier les nuances selon les circonstances de la journée: pour un dîner, où une robe montante est assez habillé, un taffetas bleu de France est très bien; pour un cas plus habillé, le gris-perle est à sa place. Le taffetas est l'étoffe de cet hiver; jamais il ne s'en est porté autant.

Faguer-Laboulée nous apprend que les cosmétiques sont aussi recherchés que par le passé; on connaît la longue réputation de cette maison, qui mérite toute la confiance des femmes soigneuses de leur toilette.

#### Détails du Dessin.

Nous donnons ici à nos lectrices un modèle de costume de déguisement bien commode à imiter. Il est souvent difficile de concilier les facilités de faire un costume, avec son élégance. Ici les jupes, les tabliers se font en taffetas, les fichus en mousseline, les coif-



fures en ruban. Nous ne saurions dire à quelle contrée appartiennent ces petites paysannes, mais elles sont gracieuses et feront ressortir de jolies tailles.

## LA MÉTAIRIE DES GENÈTS.

A MADEMOISELLE L. B.

(SUITE ET FIN.)

Et pour sceller en quelque sorte le contrat que les deux cœurs venaient d'accepter, Gabriel effleura de ses lèvres le beau front d'Ysolette, qui s'empourpra sous ce premier baiser.

Au même instant, un bruit semblable à un sanglot mal étouffé s'échappa de derrière la haie, accompagné d'un léger bruissement d'herbe. Quelques oiseaux prirent encore leur volée. Les deux jeunes gens restèrent stupéfaits.

— Avez-vous entendu, Gabriel ? dit Ysolette. N'est-ce pas un soupir ?

— Oui, répondit Gabriel en regardant par-dessus l'épais buisson. Mais je ne vois personne... Sans doute le craquement d'un arbre et le frémissement du feuillage....

— Sinistre présage ! murmura Ysolette avec un secret effroi.

— Superstitieuse ! dit Gabriel non moins rassuré.

Mais, sans s'arrêter davantage à ce bizarre incident, ils gagnèrent Fouesnant. Mariannic les attendait sur le seuil de sa chaumière. Elle les reçut en souriant : ce sourire, en dépit d'elle-même, était contraint et navrant.

— Par où donc avez-vous passé ? lui demandèrent-ils.

— Par le plus court, à travers champs. J'étais pressée d'arriver, et je ne voulais pas vous faire hâter le pas.

Cela n'était guère satisfaisant ; mais Ysolette et Gabriel, soupçonnant bien qu'il y avait là-dessous un secret à respecter, feignirent de se contenter de cette excuse.

Après le souper, Mariannic prit Gabriel à l'écart, et lui dit avec un effort héroïque :

— Vous aimez Ysolette, cousin, et vous désirez de l'épouser ?

— Qui a pu vous dire...

— Cela se devine... Mais, reprit-elle, vous être pauvres l'un et l'autre, et la pauvreté est une triste compagne en ménage.

— Je vais demander au père Coétivy une augmentation de salaire.

— Il ne vous l'accordera pas, il est si avare !... Et

puis, il lui est arrivé un neveu à qui il ne sera pas fâché de donner votre place.

— Alors j'obtiendrai bien ailleurs.

Mariannic hocha la tête d'un air incrédule.

— Les occupations du genre de celles qui vous conviennent, cousin, ne se trouvent pas facilement au pays ; mais, bah ! comptez sur moi : Mariannic saura bien vous rendre heureux !

Elle tendit la main à son cousin, et refoula avec courage les larmes qui montaient de son cœur.

### IV.

Ce que Mariannic avait prédit arriva. Le père Coétivy, à la demande de Gabriel, se récria très-haut, et accepta sans hésitation le congé qu'on lui proposait.

Gabriel, dont le malheur avait déjà ébranlé le caractère, fléchit sous l'atteinte de ce désappointement, et ce fut avec la plus pénible émotion qu'il alla porter le résultat de ses démarches à la métairie des Genêts.

Il trouva Mariannic montée sur son excellent Trotte-Menu, et près de se mettre en route.

— Je vous l'avais dit, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, devinant à son air découragé qu'il avait été déçu dans son espérance. Mais patience, patience, nous verrons bien si l'on peut se passer de maître Coétivy. Avant un ou deux jours, nous aurons du nouveau, je vous en réponds, mes beaux amoureux !

En prononçant ces derniers mots, sa voix faiblit ; on eût dit que ses forces trahissaient son courage. Elle reprit cependant d'un accent plus ferme :

— Avance, Ysolette, dit-elle, que je t'embrasse encore une fois... A vous, Gabriel, une grosse poignée de main... Et maintenant, en marche, Trotte-Menu.

Et elle s'éloigna en accélérant autant que possible le trot pénible de son âne, naturellement peu taillé pour la course.

— Où va-t-elle donc ? demanda Gabriel à Ysolette.

— A Quimper, répondit la jeune fille d'un air préoccupé. Je ne sais ce qu'elle va y faire. Elle s'est contentée de me dire qu'elle allait s'occuper de nous, et que nous devons compter sur elle. Seulement, il m'a semblé qu'en parlant ainsi elle pâlisait. Ah ! bien sûr, Mariannic a du chagrin.

Si Gabriel et Ysolette avaient pu voir Mariannic en ce moment, ce soupçon fût devenu une certitude.

En effet, seule dans la campagne déserte, Mariannic avait perdu l'énergie factice qui l'avait soutenue jusque-là. Elle s'abandonnait sans défense au tourment intime et caché qui la rongait. Affaissée sur elle-même, le visage nerveusement pâle, les yeux noyés de pleurs, elle laissait échapper ces mots entrecoupés :

— Oui, c'est bien décidé... Je ferai leur bonheur... N'est-ce pas assez de moi à être malheureuse ?... Pauvre Mariannic !... Ils ne savent pas combien ils te font souffrir ! Qu'ils l'ignorent toujours... Allons, mon cœur, cœur insensé !... aie le courage du dévoué-



ment !... Pleure, pleure, mais sacrifie-toi !... Ce sera peut-être là ta consolation... Et puis l'éloignement, l'absence... car rester ici pour assister au spectacle de leur bonheur... impossible !... j'écarterais ou j'en mourrais ! Oui, oui, je veux partir !... j'irai bien loin... à Paris... me perdre dans la foule... et je ne le reverrai plus, lui !... et je ne l'embrasserai plus, elle !... oh ! non, jamais !... jamais !...

A ce mot suprême, mot douloureux et poignant, elle cacha son visage dans ses mains et sanglota longtemps, tandis que Trotte-Menu, comme affligé du chagrin de sa maltresse, continuait son chemin l'oreille basse et d'un pas ralenti.

Le soir, quand elle fut de retour pour le souper, elle était calme et résignée ; il y avait dans sa voix, dans son regard, dans ses mouvements, cette gravité étrange et sublime que donne le sentiment d'un sacrifice accompli. Elle dit à Ysolette et à Gabriel qu'ils seraient probablement bientôt en position de se marier.

— Il faut être bons l'un pour l'autre et me garder une petite place dans votre cœur, ajouta-t-elle avec une simplicité touchante.

Puis elle parla de choses indifférentes, surtout de Paris. A ce sujet même elle sembla interroger Gabriel avec intérêt.

On passa la soirée dans le verger à se promener en causant. Jamais le temps n'avait été plus suave, jamais les fleurs n'avaient exhalé plus de parfum, jamais aussi Gabriel ne s'était montré plus empressé et plus aimable auprès de Mariannic. On eût dit que tout se réunissait pour pénétrer le cœur de la bonne fille de sensations heureuses. Comme sa métairie des Genêts était charmante, au clair de lune, avec ses sillons fertiles et ses ruisseaux murmurants, avec son chaume vert et ses arbustes touffus ! Comme la campagne bretonne offrait au loin de pittoresques effets avec ses sites coquets et variés, sa riche culture, sa verdure luxuriante et sa mer argentée ! O joies ineffables du pays natal ! hélas ! Mariannic savait bien vous goûter !

Le lendemain, à la pointe du jour, elle se leva, s'habilla avec soin, fit un paquet de quelques hardes, glissa furtivement une grosse bourse dans sa poche, et dit à Ysolette qu'elle allait à Concarneau pour affaire pressante.

Elle tira d'un bahut une liasse de papiers cachetés, et les posa sur la table.

— Voici pour Gabriel, dit-elle du ton le plus tranquille. Tu le prieras de ma part de s'acquitter tout de suite des commissions dont je le charge.

Et comme Ysolette, surprise, inquiète, attristée, ouvrait la bouche pour lui demander une explication, Mariannic la lui ferma en l'embrassant à plusieurs reprises et en trouvant la force de dire :

— Je serai bientôt de retour, chère Ysolette, et tu sauras tout alors.

Elle sortit d'un pas ferme.

..... Mais le jour s'écoula sans qu'elle revint à la métairie des Genêts.

Et le soir, Ysolette et Gabriel, assis dans la chaumière, pleuraient en relisant pour la centième fois ce mot d'écrit :

« MES AMIS,

» Je vous donne mon bien, c'est de bon cœur, acceptez-le de même. Mariez-vous et soyez heureux.

» Je m'en vais sans vous dire où, pour vous ôter toute envie de me refuser, et aussi parce que j'ai besoin de voir du pays ; car je crois que j'ai le cœur un peu malade.

» Je ne vous en dis pas davantage, sinon que je vous aime et que je penserai toujours à vous.

» Votre chère et dévouée,

» MARIANNIC. »

« P. S. Vous trouverez avec ce billet les titres de propriété et copie de donation. Il faut que vous alliez chez le notaire pour signer votre acceptation. — Adieu. »

Simple et touchante lettre ! Ysolette et Gabriel ne pouvaient en détacher leurs yeux, mais ils gardèrent un silence désolé.

Peut-être avaient-ils deviné le triste secret de Mariannic.

Quoi qu'il en soit, après avoir fait de vains efforts pour découvrir leur amie, ils acceptèrent sa donation et se marièrent.

Quelques années après, par une pâle soirée d'automne, une femme, enveloppée dans un mantelet et la tête encapuchonnée, arrivait à l'entrée du bourg de Fouesnant. A mesure qu'elle avançait, son pas semblait hésiter et se ralentir ; enfin elle s'arrêta devant la métairie des Genêts. Elle mit alors la main sur sa poitrine comme pour arrêter les battements de son cœur, et regarda dans l'intérieur de la chaumière, à travers le vitrage d'une croisée.

Elle aperçut Gabriel tenant une petite fille sur ses genoux et la couvrant de baisers. Gabriel paraissait bien vieilli ; il avait l'air d'être malheureux.

Bientôt il se leva, et posant l'enfant à terre :

— Allons, petite Mariannic, lui dit-il d'une voix grave et triste, il est temps de nous coucher ; va prier pour ta mère qui est au ciel, et pour ta marraine qui est je ne sais où.

La femme mystérieuse tressaillit violemment en entendant ces mots.

— Morte ! dit-elle d'une voix brisée. Ysolette morte !...

L'enfant alla s'agenouiller devant deux portraits placés à côté l'un de l'autre, et représentant Ysolette et Mariannic, portraits frappants, pour lesquels seulement Gabriel avait consenti une dernière fois à toucher à des pinceaux.

Tandis que la petite fille priait, la porte de la chau-



mière s'ouvrit; la femme, toujours enveloppée de son mantelet et de son capuchon, entra.

Elle s'arrêta devant les portraits qu'elle considéra quelques secondes, saisit ensuite l'enfant effrayé, qu'elle couvrit de baisers.

— Chère orpheline!... pauvre Ysolette! murmura-t-elle d'une voix suffoquée.

Gabriel rejeta en arrière le capuchon de l'étrangère. C'était Mariannic.

— Il y a deux ans que je vous attends, lui dit-il avec une profonde émotion.

— Moi?... Et pourquoi, Gabriel? lui demanda-t-elle avec anxiété.

— Ysolette, mourante, a compté sur vous pour servir de mère à son enfant.

Pour toute réponse, Mariannic pressa passionnément la petite fille sur sa poitrine, et sanglota.

Peu de temps après elle était la femme de Gabriel.

ÉTIENNE ÉNAULT.

## LES DIAMANTS DE LA REINE.

(1756.)

### I.

Dans le quartier le plus peuplé de la ville de Hambourg s'élevait, vers le milieu du dernier siècle, une maison de construction plus irrégulière encore que toutes celles qui l'environnaient, et qui donnaient à la ville une physionomie distincte. Derrière deux énormes piliers, une porte basse qui servait d'entrée, et qu'encadrait un double faisceau de colonnettes réunies en arceau à leur extrémité supérieure, se dérobait presque à la vue dans l'ombre projetée par le bâtiment qui avançait de plusieurs pieds sur la rue. La maison était flanquée de deux tours offrant le contraste de deux styles d'architecture bien différents. L'une était massive, nue, et ne recevait le jour que par d'étroites ouvertures plus semblables à des meurtrières qu'à des fenêtres. L'autre, au contraire, dont la flèche s'élançait comme une aiguille vers le ciel, était svelte et richement ornée de toutes les fantaisies, de tous les caprices coquets du style gothique. Elle restait debout avec sa parure des siècles passés, ses statuètes, ses festons de pierre qui couraient ainsi qu'un lierre sur ses flancs, comme un témoignage vivant d'une splendeur détruite, et pour faire honte aux maçons qui avaient posé sur ces ruines leur main lourde et maladroite. L'édifice entier présentait la même confusion. C'était un mélange bizarre et disgracieux d'élégance et de grossièreté, de hardiesse et de simplicité commune, de légèreté et de pesanteur. Ici des rosaces s'épanouis-

sant comme des fleurs, la monotonie des lignes brisée sans cesse par des angles effilés ou surchargés de fines dentelles. Là des pierres plates et unies, d'un ton blafard, et le long desquelles la poussière et la pluie avaient déposé des souillures verdâtres.

Mais quelque étrange que fût l'aspect de ce bâtiment, sa disposition intérieure l'était encore plus. Quoiqu'il occupât sur le sol un assez grand espace, quoique autrefois il eût pu contenir à l'aise une nombreuse famille, deux de ses chambres seulement étaient habitées, et encore étaient-elles perdues au milieu des détours obscurs et sans fin qui y conduisaient, comme un nid dans les branches d'un arbre. Ses vastes appartements avaient été divisés en une multitude de petites pièces dont les portes se commandaient l'une l'autre, de sorte qu'une fois entré dans ce labyrinthe il devenait presque impossible d'en sortir sans une connaissance exacte des localités. Le propriétaire actuel de cette maison l'avait-il ainsi disposée lui-même pour y cacher sa vie aux regards de tous, ou ces changements étaient-ils l'ouvrage de ceux qui l'avaient précédé? C'est ce qu'on ignore. Mais telle qu'elle était, elle ne pouvait convenir qu'à une existence mystérieuse et placée en dehors de toutes les habitudes communes. Depuis plus de dix ans, personne, excepté le maître de ce séjour et une vieille servante que son âge mettait à l'abri de la médisance, n'avait franchi le seuil de la porte d'entrée. Chaque matin un homme en sortait seul, et tout le jour on le voyait parcourir à pied les rues de Hambourg, salué par chacun comme une connaissance. Les meilleures maisons de la ville lui étaient ouvertes; nobles, bourgeois, négociants, tous, riches ou pauvres, n'avaient guère que des prières à lui adresser; et si parfois, dans un moment de mauvaise humeur ou à la suite d'un refus, quelqu'un de ses clients s'échappait en invectives, le lendemain l'excuse suivait de près l'injure. Le soir venu, ses courses et ses affaires terminées, il rentrait et mangeait à la hâte un maigre et chétif repas tenu prêt, toujours à la même heure, par la vieille servante; puis il s'enfermait et travaillait jusqu'au tiers de la nuit. Les deux chambres dont nous avons parlé étaient séparées par toute la longueur du bâtiment. L'une, qui servait de cuisine et en même temps d'appartement à la gouvernante, se trouvait dans la tour de droite; l'autre était située dans la partie moyenne de la tour gothique. C'était une pièce circulaire, de dix pieds de diamètre environ. Lameublement était aussi singulier que les habitudes de celui qui s'y retirait.

Une lampe pendue au plafond veillait toute la nuit et jetait une lumière égale sur tous les objets. Deux énormes coffres-forts en fer étaient placés en regard l'un de l'autre; ils ne s'ouvraient qu'au moyen d'un ressort dont le maître savait seul le secret. Près de chacun d'eux étaient de grands coussins revêtus d'une riche étoffe de Perse, et sur lesquels cet homme s'étendait pour goûter quelques heures d'un sommeil que



Dieu lui envoyait toujours calme et profond. Un tapis épais qui amortissait le bruit des pas recouvrait le plancher, et les murailles étaient chargées d'armes de tous pays et de toutes époques, depuis le glaive et le bouclier romains, jusqu'à l'arc et aux flèches empoisonnées des nations sauvages; on y voyait aussi des cadres dont la bordure était d'or ou d'argent massif, et qui contenaient des collections de pierres précieuses, de médailles antiques et un échantillon de toutes les monnaies en circulation dans le monde. Toutes les curiosités, toutes les richesses semblaient s'être donné rendez-vous par députation dans cet étroit bazar, à l'exception pourtant des chefs-d'œuvre des diverses littératures. Un seul livre, un magnifique exemplaire du *Talmud*, transcrit sur parchemin, composait toute la bibliothèque. Chaque soir, après son repas, et avant de commencer son travail, cet homme bizarre en lisait à haute voix un passage, et le livre, ouvert jusqu'au lendemain à l'endroit où la lecture avait été interrompue, restait déposé sur une petite table placée au milieu de la chambre, au-dessous de la lampe et en face de la porte, ou, pour être plus exact, des trois portes qui donnaient accès dans ce réduit. Celle du milieu s'ouvrait sur la dernière marche d'un escalier sombre et droit; les deux autres, séparées à l'extérieur de la première par une cloison, livraient passage chacune sur un corridor qui descendait en retournant sur lui-même et allait se perdre bientôt dans les divers embranchements de ce labyrinthe. En cas d'attaque et de surprise nocturnes une semblable disposition permettait facilement d'échapper au danger, et favorisait la fuite par une de ces deux issues latérales.

Un soir, après sa lecture habituelle, il avait vidé sur la petite table ses poches pleines d'or et d'effets de commerce qu'il enregistrait à mesure sur un carnet. Il pesait avec complaisance dans son trébuchet les ducats d'or de Hollande et de Lubeck, les doublons d'Espagne, les sequins, les pistoles et les oselles de Venise, et souriait chaque fois qu'il leur trouvait le poids convenu, opération que, du reste, il avait déjà faite dans la journée avant de les recevoir. L'heure à laquelle il se livrait au repos approchait, et déjà il se levait pour placer dans un des cadres un carlin d'or de Savoie, du millésime de 1755, qui manquait encore à sa collection, lorsqu'un bruit sourd, qui ressemblait à des gémissements étouffés, vint frapper son oreille. Il écouta quelque temps; le bruit continuait toujours, mais il semblait avoir changé de nature: c'étaient des voix qu'il ne connaissait pas. Parfois elles se taisaient; tout redevenait calme, et un instant après il les entendait de nouveau, sans pouvoir distinguer aucune parole. A la première alerte, il s'était assuré que les deux coffres-forts étaient bien fermés, et il avait fait rentrer précipitamment dans ses poches tout l'or étalé sur la table. Son oreille exercée lui apprit bientôt qu'on se dirigeait vers l'escalier qui conduisait à sa chambre.

Ne doutant pas alors que quelque malfaiteur ne se

fût introduit chez lui, et peu disposé à faire une résistance qui pouvait lui coûter la vie, à laquelle il tenait encore plus qu'à ses richesses, le juif Salomon éteignit la lampe et se dirigea dans l'obscurité vers une des portes latérales, comptant, pendant que les voleurs seraient occupés à le piller, aller chercher du secours au dehors, et revenir à temps pour les arrêter à leur sortie de la maison. Il n'avait pas un moment à perdre, car déjà il apercevait une lumière briller à travers les fentes de la porte du milieu. Au même instant une voix d'homme cria :

— Ouvrez!

Salomon posa doucement la main sur le ressort de la porte de gauche, derrière laquelle la même injonction fut répétée avec un accent de menace.

Il ne lui restait plus qu'un moyen de salut, c'était de fuir par la troisième issue; mais, pour la troisième fois, il entendit retentir ce mot qui le glaçait de terreur :

— Ouvrez!

Quoique toute chance lui fût enlevée, il hésitait encore, lorsque la voix plaintive de Marthe, sa vieille domestique, se fit entendre :

— Si vous ne voulez être cause de ma mort, mon cher maître, disait-elle, ouvrez, je vous en conjure. C'est mon imprudence, et je me soumettrai à toutes les punitions que vous m'infligerez, c'est mon imprudence qui a donné aux trois hommes qui vous ont parlé le moyen de s'introduire chez vous. Contre mon habitude depuis plus de dix ans, j'étais sortie ce soir un instant; lorsque je suis rentrée, ils se sont précipités sur mes pas sans me laisser le temps de refermer la porte de la rue, et, le pistolet sous la gorge, ils m'ont forcée de les conduire vers vous, protestant qu'ils me tueraient si je refusais et si vous leur échappiez. Je vous demande bien pardon; mais, si nous en revenons l'un et l'autre, je consens à vous servir pour rien le reste de mes jours.

— Assez, assez, vieille bavarde, dit un des hommes. Juif, réponds: veux-tu ouvrir de bonne grâce, ou préfères-tu que nous enfonçons les portes?

Salomon poussa un profond soupir en pensant à ses richesses si péniblement amassées, et qui allaient lui être ravies en un tour de main, et il fit ce qu'on exigeait de lui. Trois hommes masqués entrèrent dans la chambre. L'un d'eux, celui qui tenait Marthe par le bras, dit au juif :

— Tu vas compter devant nous une valeur en or de trente mille ducats de Hambourg.

— Trente mille ducats! s'écria Salomon, plus de trois cent mille francs d'argent de France! Où voulez-vous que je prenne une pareille somme?

— Là, reprit l'inconnu en montrant du doigt un des coffres-forts. Allons, ne fais pas de façons, et dépêche-toi, car nous sommes pressés. La nuit avance, et il faut qu'au point du jour nous soyons loin d'ici.

— C'est de trente mille ducats seulement que vous avez besoin? demanda Salomon.



HEMEROTECA  
MUNICIPAL  
MADRID

— Je te l'ai déjà dit. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il y a peut être dans ce coffre-fort quelques rixdales mêlées à cette énorme somme, et j'espère que vous voudrez bien me les laisser : c'est tout ce que je possède.

L'inconnu se consulta quelque temps à voix basse et dans une langue étrangère avec ses deux compagnons, et dit à ce pauvre homme, qui tremblait de tous ses membres :

— Toute réflexion faite, et par précaution, tu compteras cinq mille ducats de plus.

Mais voyant que Salomon à cette nouvelle demande changeait de couleur et était près de se trouver mal, il ajouta :

— Rassure-toi, nous ne venons pas ici pour te dépouiller, mais pour te faire un emprunt, et tu recevras en garantie de bonnes et solides valeurs.

Salomon ouvrit de grands yeux ; mais le doute et l'inquiétude reparurent bientôt sur sa physionomie.

— Pardon, dit-il, mais si telle est votre intention, pourquoi vous présenter à cette heure et le visage couvert d'un masque ?

— Silence ! Fais ce qu'on t'ordonne et ne demande pas d'explications : tu n'en auras aucune.

Le juif se mit en devoir de compter la somme exigée, non sans proposer à plusieurs reprises des traites sur différentes places de l'Europe ; mais elles furent toutes refusées : il fallait de l'argent comptant. S'il n'eût été aussi pressé de terminer cette opération, assez longue par elle-même, il aurait baisé et rebaisé tendrement chacun des écus qui passaient par ses mains, car il ne croyait guère à la promesse qu'on lui avait faite. L'or était jeté, à mesure qu'il le déposait sur la table, dans une grande cassette en bois de chêne qu'avait apportée un des étrangers. Quand la dernière pile fut encaissée, Salomon se disposait à demander timidement les garanties qu'on lui avait offertes ; mais celui qui portait la parole au nom de tous lui dit d'un ton qui ne souffrait pas de réplique :

— Maintenant, tu vas nous aider à descendre cette cassette : une voiture nous attend près de chez toi, et tu y monteras avec nous.

— Où voulez-vous donc me conduire ? demanda Salomon.

— Je t'ai déjà dit qu'on ne te donnerait aucune explication. Marche et tais-toi.

— Mon bon maître, s'écria en pleurant la vieille Marthe, mon bon maître, je mourrai de chagrin d'avoir causé votre perte ; car sûrement ils vous tueront !

— Votre maître sera de retour, sain et sauf, dans quinze ou vingt jours. Nous le ramènerons de la même manière que nous sommes venus le chercher aujourd'hui. Le soir où vous entendrez frapper quatre coups au marteau de la porte, vous pourrez ouvrir. Ce sera lui que vous recevrez. Allons, la vieille, passez devant et éclairez-nous.

Salomon, après avoir mis sous son bras son exem-

plaire du Talmud, prit une des poignées en fer de la cassette et aida les trois inconnus à la descendre, aussi triste, aussi consterné que si on l'avait condamné à porter le cercueil de son père ou de son fils.

À quelques pas de la maison, il reçut les adieux de Marthe. La cassette fut d'abord déposée dans la voiture : on le fit monter ensuite, et ses compagnons de voyage prirent place, l'un à son côté, les deux autres en face. Quatre vigoureux chevaux les entraînèrent au grand galop. La nuit était si obscure et leur marche si rapide que Salomon ne put même reconnaître par quelle porte ils sortaient de Hambourg.

Ils voyagèrent toute la nuit sans qu'il lui fût possible d'obtenir le moindre éclaircissement, non que ces trois hommes se fussent imposé un rigoureux silence, mais ils ne répondaient à aucune de ses questions et parlaient entre eux dans une langue que Salomon ne comprenait pas. Du reste, il n'eut à se plaindre d'aucun mauvais traitement, d'aucun manque de courtoisie. Lorsque le jour fut près de paraître, on le pria poliment de se laisser bander les yeux, afin qu'il perdît toute trace de son passage, et on le prévint que jusqu'au terme du voyage pareille cérémonie serait renouvelée chaque matin. Il fallait se soumettre : c'est ce qu'il fit sans discussion. Après deux heures de marche la voiture s'arrêta : on l'aida à en descendre, et deux hommes le soutenant par les bras le firent passer sur une longue planche que son peu de largeur rendait probablement dangereuse à franchir, car ses guides n'avançaient que lentement et avec précaution. C'était à peine, malgré l'appui qu'on lui prêtait, s'il pouvait garder son équilibre sur ce sol mobile, auquel le poids de leur corps imprimait une élasticité qui les faisait rebondir comme sur une corde tendue.

Un air vif, le murmure continu et monotone qu'il entendait autour de lui, et une odeur pénétrante de plantes marines lui apprirent bientôt qu'on procédait à son embarquement. Le bâtiment, soulevé par la marée montante, s'éloigna du rivage. Mais à quelle terre devait-il aborder ? La traversée, contrariée par un gros temps, dura trois jours et trois nuits. Puis il voyagea de nouveau en voiture, et le soir du quatrième jour, au moment où, selon son calcul, l'obscurité allait permettre de rendre la liberté à ses yeux, on lui déclara qu'il n'irait pas plus loin. Il fut laissé sous la garde d'un de ses compagnons de route pendant une heure environ : les deux autres emportèrent la précieuse cassette. Enfin on vint les avertir qu'on les attendait. Au bout de quelques centaines de pas, et aussitôt qu'une porte se fut refermée derrière lui, on détacha son bandeau : une lumière éclatante à laquelle ses regards n'étaient plus habitués l'éblouit tout à coup et si fortement, que, saisi par une sorte de vertige, il chancela comme un homme ivre et tomba sur le plancher.

## II.

Encore tout étourdi de sa chute, et n'osant ni ouvrir



les yeux ni se relever, Salomon entendit autour de lui des rires nombreux. Le pauvre homme, la face tournée contre terre, marmottait des prières et récitait de mémoire des passages du Talmud. On le laissa pendant quelque temps donner ainsi la comédie à ses dépens, puis on lui intima l'ordre de se remettre sur ses pieds.

Le juif obéit et promena à droite et à gauche des regards clignotants. Les objets, vagues et confus d'abord, reprirent peu à peu pour lui leur forme et leur couleur. En quel lieu l'avait-on conduit ? Était-il le jouet d'un rêve ? Il se trouvait au milieu d'un salon étincelant du feu des bougies et de l'éclat des dorures, et meublé avec la plus grande magnificence. A ses pieds, il vit la cassette ouverte : l'or qu'elle contenait avait été renversé sur une table de marbre. Au coin gauche de la cheminée, où brûlait un brasier ardent, était assise une femme dont la physionomie noble et hautaine annonçait la fermeté et l'habitude du commandement. Près d'elle se tenait, sur un siège moins élevé, une autre femme plus jeune, d'une beauté accomplie ; en face, un homme d'un âge mûr, d'une figure douce et pleine de beauté, était renversé négligemment dans un grand fauteuil, et s'amusait à flatter de la main un lévrier dont la tête reposait sur ses genoux. Les autres personnages, au nombre de neuf, restaient debout, et il était aisé de voir à leur attitude qu'ils se croyaient obligés envers le maître de ce séjour à plus de déférence et de respect qu'on n'en témoigne ordinairement à un homme qui n'est votre supérieur que par la fortune.

Pour compléter le tableau, il faut ajouter à ces divers individus un enfant âgé de dix ans au plus, remarquable par son épouvantable laideur. Sa tête, d'une grosseur démesurée, ne choquait pas seulement par le manque de proportion avec le reste du corps. Le front était aplati du côté gauche d'une manière bizarre, son teint déjà échauffé comme celui d'un homme usé par le travail ou la débauche, ses dents affreuses ; ses bras longs et mal attachés et ses jambes grêles lui donnaient, quand il était assis, quelque ressemblance avec un singe. C'était à tout prendre un horrible nain, qui, au second coup d'œil, rachetait ces défauts de conformation par la mobilité expressive et intelligente de ses traits, et par de grands yeux d'une vivacité et d'un éclat extraordinaires.

L'homme qui semblait commander à tous les autres, avant de faire signe à Salomon de s'approcher de la cheminée, se pencha vers un de ceux qui étaient debout derrière son fauteuil, et lui dit à demi-voix en consultant une liste :

— Vingt chapeaux, n'est-ce pas ? combien chacun coûtera-t-il ?

— Dix mille livres.

— Et les bonnets de chasse ?

— A peu près la même somme ; mais le nombre en est plus considérable.

— A ce prix, vous êtes sûr de les avoir ?

— Parfaitement sûr.

— Je le crois bien, pensa à part lui Salomon. Une pareille somme pour de tels objets ! Tous ces gens-là sont fous assurément, à moins qu'ils ne se servent devant moi d'un langage convenu entre eux.

On lui présenta un écrin. Il examina les diamants qu'il renfermait avec l'attention et la sagacité d'un homme habitué à de semblables trafics, et déclara qu'il les prendrait en garantie pour le tiers de la somme qu'on voulait lui emprunter. Le marché conclu sur ce point, on soumit successivement à son examen d'autres pierreries, jusqu'à ce que le gage égalât la valeur des trente-cinq mille ducats. L'intérêt fut calculé pour une année, avec la condition qu'on pourrait les retirer par partie ou par totalité avant l'époque fixée. Les clauses de l'emprunt furent débattues par le personnage qui était assis en face des deux femmes. Le même individu exigea de lui un serment solennel qu'il ne parlerait à personne de cette aventure, qu'il ne chercherait jamais à savoir où il avait été conduit, le menaçant en même temps d'une vengeance prompt et terrible s'il manquait à sa parole. Le juif jura sur le Talmud qu'il serait discret, et demanda qu'on lui indiquât l'endroit où il pourrait se reposer jusqu'au moment où il lui serait permis de se remettre en route. Mais à cette question son interlocuteur ne répondit que par l'injonction formelle de repartir sur-le-champ et de la même manière qu'il était venu. Malgré ses prières, on lui banda les yeux, et on le fit sortir. Dix minutes après, la voiture qui l'emmenait, lui quatrième, s'éloigna avec rapidité sur l'ordre donné par un homme dont il reconnut parfaitement la voix.

— Enfin, s'écria Adolphe-Frédéric dès que le juif eut quitté le salon, enfin je vais être roi ! Cet or que la pauvreté de la Suède me refuse va balancer l'or prodigué par la France pour payer les factieux. Demain, j'aurai raison de leur insolence. Remercions la reine, messieurs, qui a bien voulu se dépouiller pour assurer ma puissance. En parlant ainsi, il s'avança vers elle et lui baisa tendrement la main.

— Ah ! mon bon frère de Prusse, continua-t-il, est plus heureux que moi, il commande et on obéit. On ne l'a pas réduit à n'être qu'un fantôme de roi, sans force et sans volonté. Mais patience ! avec l'aide de la Providence, et vos bons conseils, messieurs, je briserai peu à peu ces indignes entraves. Déjà tout a réussi aussi bien que nous pouvions le désirer. Demain, à l'ouverture de la séance, la majorité sera changée dans les trois ordres de la noblesse, du clergé et des bourgeois. Quant aux paysans, je sais qu'il ne faut pas m'inquiéter de leur opinion. Ce sera un coup de foudre pour mes ennemis, et d'autant plus terrible qu'il éclatera à l'improviste, avant que personne ait pu seulement soupçonner nos projets.

Tous les assistants donnèrent leur assentiment à ces paroles du roi, à l'exception de l'enfant, qui hocha la



tête d'un air d'incrédulité. Frédéric s'en aperçut, et lui dit en souriant :

— Ce n'est pas votre avis, à ce que je vois, Gustave ?

— Dieu veuille, répondit celui-ci, que Votre Majesté ne se trompe pas, et que son secret soit bien gardé !

— Pourquoi, demanda le roi, supposez-vous qu'il en sera autrement ?

— Parce qu'il n'y a que les pensées qu'on ne dit point, qui ne courent pas le risque d'être répétées.

— Que feriez-vous à ma place ?

— Ce que vous faites, sire, mais seul et sans confident.

— Regardez donc, messieurs, de quel ton et avec quel sérieux ce profond diplomate rend ses oracles ! Gustave, vous parlez comme un enfant. Le temps viendra où vous saurez mieux apprécier la fidélité et le dévouement. Je vous souhaite, mon fils, d'avoir un jour, comme moi, des amis sincères : et vous ferez bien de leur confier vos peines et de leur ouvrir votre cœur. Maintenant, ne jugez pas aussi légèrement la conduite de ceux à qui l'âge a donné ce que vous ne pouvez avoir : l'expérience. Comte de Tessin, surveillez votre élève et arrachez de ce jeune cœur, croyez-moi, ce mauvais germe de présomption et d'orgueil.

— Sire, répondit le comte qui voyait que l'enfant ne supportait qu'avec une résignation forcée les reproches de son père, sire, ne soyez pas si sévère : sans doute Son Altesse se trompe, si elle croit qu'il y a un traître parmi nous. Mais les paroles qu'elle a prononcées annoncent une intelligence et une raison au-dessus de son âge. Je vous l'ai déjà dit, sire, le ciel ne pouvait vous accorder un plus digne successeur. A dix ans votre fils est un homme ; à vingt ans il fera voir à la Suède un autre Gustave-Adolphe.

L'enfant se retourna vers son gouverneur, et attachant sur lui un regard plein de feu et d'audace :

— En ne voulant peut-être que me flatter, monsieur, vous pourriez bien dire vrai.

— Allons, s'écria le roi complètement désarmé par cette repartie, ce héros à la lisière a résolu aujourd'hui de nous traiter en écoliers, et il n'en aura pas le démenti ! Songez, continua-t-il pendant que Gustave recevait les baisers de sa mère, heureuse de retrouver dans son fils la fierté et l'énergie de sa race, songez à l'engagement que vous venez de prendre. Mais, en attendant l'avenir que Dieu seul connaît, laissez-nous nous occuper du présent. Partagez-vous cet or, messieurs, et distribuez-le cette nuit même aux consciences dont nous avons le tarif. C'est vous, Støckens-trém, qui avez ouvert les négociations avec les orateurs de la diète ; monsieur le maréchal, vous répondez de deux membres du comité secret. Strömfeld se charge de ramener à notre parti les plus fougueux de nos adversaires, et Schløzer nous attachera définitivement les opinions encore indécises. Quant à vous, Horn et Brabé, rendez-vous sans délai près des soldats et des matelots ; que demain, en même temps que le dés-

ordre et la confusion régneront dans l'assemblée des États, le soulèvement ait lieu. Allez, messieurs, le succès est certain ; vous me l'avez promis, et j'y compte.

Tout le monde se retira ; Frédéric resta seul avec la reine Louise et sa première dame d'honneur, Stéphanie Kœller, la confidente intime de toutes ses pensées. Le roi, joyeux comme un fils de famille qui espère échapper bientôt à la surveillance de son précepteur, parcourait le salon à grands pas en riant et en se frottant les mains. Toutes ses précautions étaient admirablement prises ; le mystère le plus profond cachait cette intrigue : l'enlèvement de Salomon, le marché conclu avec lui ne pouvait avoir transpiré au dehors ; le nom même et la profession de cet homme étaient inconnus à Stockholm, et il pensait avec raison que les états généraux, qui avaient commencé par lui refuser des subsides et qui ne lui connaissaient pas cinq cents ducats à dépenser, ne devineraient pas d'où partait le coup qui allait renverser la majorité. Il se berçait de ces douces illusions, lorsque l'huissier de service au palais vint lui annoncer que le comte Charles de Gyllemborg, chef du parti opposé à la cour, et qu'accompagnait trois autres membres des états, demandait la permission d'être introduit auprès de Sa Majesté la reine pour une affaire qui ne souffrait aucun délai. A cette nouvelle inattendue, Frédéric perdit toute sa gaieté, et peu s'en fallut que la surprise et la crainte ne le rendissent complètement muet. Ce fut la reine qui releva son courage et lui fit donner l'ordre de laisser entrer.

Avant d'apprendre au lecteur le motif qui amenait le comte Charles de Gyllemborg, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur la situation politique de la Suède à cette époque, et de donner l'explication des mots étranges que deux heures auparavant Salomon avait entendus sans les comprendre.

Dans la diète de 1738, il s'était élevé un parti puissant qui prêchait l'alliance avec la France et voulait reprendre par la force des armes ce que la Russie avait enlevé à la Suède. L'anéantissement des débris de l'armée suédoise, la perte de la Finlande et une paix honteuse avaient été les tristes fruits de la politique de cette faction, qui s'était appelée, on ne sait trop pourquoi, le parti des *chapeaux*. Leurs adversaires avaient pris le nom de *bonnets*, et ceux qui flottaient indécis entre les deux systèmes étaient désignés sous la dénomination de *bonnets de chasse*. La préférence d'une partie de la nation pour la France remontait au temps de Gustave-Wasa. Charles V ayant conçu le projet de réunir les couronnes du Nord sur la tête de l'électeur palatin Frédéric, Gustave-Wasa se lia avec François I<sup>er</sup>, ennemi implacable de Charles. Les *bonnets* soutenaient qu'une telle alliance (fondée d'abord sur une saine politique tant que la Russie ne comptait pour rien et que la Suède était entre les mains de la France l'instrument le plus fort pour abaisser la



maison d'Autriche) était devenue désavantageuse depuis les désastres de Charles XII et l'élévation de l'électorat de Brandebourg. L'événement avait justifié cette opinion; néanmoins le cabinet de Versailles, qui n'ignorait pas les intentions secrètes de l'Angleterre d'entrer en rivalité d'influence avec lui, n'avait rien négligé pour conserver celle qui lui était acquise dans les délibérations de la diète, dont les suffrages lui étaient vendus. La noblesse suédoise, en général fort pauvre et trop orgueilleuse pour s'enrichir par le commerce et l'industrie, accueillait sans rougir la corruption venant de l'étranger. A la réunion des états généraux de 1756, les *chapeaux* eurent encore la majorité, et le parti de la cour, à la tête duquel étaient les comtes Arvide de Horn et de Brahé, et les autres personnages que nous avons cités, avaient résolu de tirer Frédéric de l'esclavage où la royauté était réduite depuis la constitution de 1723. Le seul moyen alors de se faire des partisans était de les acheter, et, ce moyen, ils venaient de le réaliser.

Le comte Charles de Gyllemborg entra avec les autres députés, et s'excusa sur l'ordre pressant du comité secret, de se présenter à cette heure déjà assez avancée de la nuit.

— Que voulez-vous, messieurs? demanda le roi.

AUGUSTE ARNOULD.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE MUSICALE.

GRAND-OPÉRA : début de mademoiselle Sophie Cruvelli.  
THÉÂTRE-ITALIEN : *le Barbier de Séville*; *Ernani*;  
*l'Italienne à Alger*.

Il y a déjà longtemps que mademoiselle Sophie Cruvelli est connue parmi nous. La critique musicale a eu maintes fois l'occasion de discuter les qualités et les défauts de cette virtuose, dont le talent est hors de question. Il s'agit aujourd'hui de l'étudier dans un rôle auquel, par la tendance même de son organisation, elle a donné un cachet particulier entièrement opposé aux traditions du théâtre et peut-être aussi au caractère du personnage.

Victime d'une erreur, mariée à un homme qu'elle n'aime pas, mais qu'elle est forcée d'estimer, nourrissant un amour malheureux, mais décidée à rester fidèle à ses devoirs, cédant à la crainte de voir périr celui qu'elle aime plutôt qu'à son amour lui-même, laissant échapper un aveu pour le sauver; touchante et résignée, chaste et contenue jusque dans l'élan du dévoue-

ment, de la passion, de l'héroïsme, telle a été la Valentine que nous ont montrée, avec les différences du talent, les cantatrices qui se sont succédé à l'Opéra depuis mademoiselle Falcon. C'est cette Valentine, il me semble, qui a inspiré à Meyerbeer les douces et pourtant si profondément pathétiques mélodies des deux magnifiques duos du troisième acte et du quatrième.

Mademoiselle Sophie Cruvelli a tourné ce rôle du côté de l'énergie plutôt que du côté de la sensibilité, ne cherchant pas son succès dans une qualité qui n'est pas son fort; elle a fortement accusé, je ne prétends point dire exagéré, le personnage de Valentine; elle en a accentué les nuances, non sans mesure et sans précaution, mais cependant avec une force qui dans les mauvais jours pourrait bien sortir des bornes et s'emporter jusqu'au mélodrame.

Quoiqu'un peu surpris peut-être, le public a fait un excellent accueil à cette Valentine aux noirs sourcils, aux allures ardentes et passionnées. Il faut convenir que là où la sensibilité semble manquer on la regrette, et il est difficile de la faire oublier. Mademoiselle Sophie Cruvelli pourtant a réussi, et grandement réussi, par son énergie et sa vigueur.

On reprochait à mademoiselle Sophie Cruvelli pendant qu'elle chantait aux Italiens l'inégalité de sa voix, l'exagération ou, pour mieux dire, la brusquerie de son chant, d'autres défauts encore que la critique relevait scrupuleusement, comme elle doit le faire quand il s'agit d'artistes qui promettent beaucoup. Cette surveillance ne sera pas inutile à mademoiselle Cruvelli maintenant qu'elle a changé de scène. La critique fera bien de la continuer et de la rendre plus vigilante. La cantatrice songera-t-elle à corriger ses défauts? Il faut l'espérer. Malgré ses défauts, peut-être même à cause de ses défauts, mademoiselle Cruvelli n'en est pas moins une précieuse acquisition pour l'Opéra, et l'administration aurait bien fait de l'engager, eût-elle demandé plus encore que cent vingt mille francs. Les médiocrités ruinent tout, et surtout les théâtres. On ne perd jamais rien avec le talent, fût-il même incomplet, il suffit qu'il soit jeune, impétueux, vivant.

Cette représentation des *Huguenots* a été fort belle; le quatrième acte, une des plus belles pages de la musique de tous les temps et de tous les pays, a produit, comme toujours, un effet foudroyant. Les débuts de mademoiselle Sophie Cruvelli vont donner un intérêt nouveau à l'admirable partition de Meyerbeer, qui déjà deux fois centenaire, semble rajeunir à chaque occasion. Après les *Huguenots* viendra, dit-on, *la Vestale*. Cette reprise est attendue avec une vive impatience, et il est fort à croire que la débutante s'y montrera tout à fait à son avantage et y obtiendra un très-grand succès.

En attendant les ouvrages nouveaux ou inédits, on remplit la salle des Italiens avec l'ancien, que dis-je! avec l'antique répertoire, par exemple avec le *Barbier*.



Je doute qu'il y ait dans l'histoire de la musique dramatique un succès plus éclatant, plus populaire, plus persistant que le *Barbier*. On le chante en italien, on le chante en français, on le chante en provençal grâce à M. Castil-Blaze, qui, après avoir traduit cet opéra dans la langue des conquérants, a voulu le faire passer aussi dans le patois des races conquises. Il y a plus de trente ans que ce succès dure, et il ne semble pas près de finir. Beaumarchais a porté bonheur à Rossini.

C'est Mario qui chante dans cette reprise le rôle d'Almaviva, et mademoiselle Alboni celui de Rosine. Mario possède toutes les qualités extérieures de son personnage; il a, comme on dit vulgairement, la physionomie de son emploi. Quant à l'alerte, à la vive, à la spirituelle, à la folle Rosine, la reconnaitrons-nous aisément sous les traits de mademoiselle Alboni? Pas tout à fait, si vous voulez; mais mademoiselle Alboni n'est pas un personnage ou une actrice: c'est un gosier, un instrument, quelque chose qu'il faut écouter et non pas voir. Vous savez que Rosine chante un air pendant la leçon; Rossini n'a pas pris la peine de l'écrire: c'est la cantatrice qui le choisit. Les anciens amateurs parlent encore de la séguidille espagnole de madame Malibran; mademoiselle de Lagrange chantait naguère un air hongrois. Mademoiselle Alboni a choisi les variations de Hummel. Il faut entendre ce morceau pour se rendre compte jusqu'où peut aller le tour de force en vocalisation.

Rossi est un excellent et fort plaisant Bartholo, chantant bien, disant à merveille le récitatif, faisant rire franchement, naturellement, de son personnage sans le charger.

Rossini est décidément le compositeur en vogue, le lion de la saison musicale. On accourt au *Barbier*, on se presse à *l'Italienne à Alger*. Il est difficile, sinon impossible, de chanter comme mademoiselle Alboni le fameux rondo, l'écueil ou la gloire de tous les contraltis. La musique gaie reprend faveur aux Italiens, c'est tant mieux pour le théâtre et pour le public; les larmes deviennent monotones, et d'ailleurs, si les Italiens ont des rivaux dans le drame lyrique, qui oserait leur disputer la marotte de l'esprit et de la gaieté?

Un artiste qui paraît destiné à un bel avenir a débuté dernièrement dans le rôle de Charles-Quint de l'opéra de Verdi, *Ernani*. Il se nomme Grazziani. Ce chanteur connaît l'art de maîtriser la voix et d'en tirer tous les effets dont elle est susceptible; il sait s'en servir avec force et douceur, en ménager les transitions, et faire preuve en même temps de puissance et de délicatesse. Mademoiselle Nissen-Salomon chante parfaitement le rôle d'Elvire, et mademoiselle Ernesta Grisi se fait applaudir dans celui du page Maffio Orsini, que mademoiselle Alboni a abandonné à cause des habits d'homme, qui ne lui conviennent pas.

« Feu de paille! disait-on en parlant du succès obtenu cette année par le Théâtre-Italien, vous verrez comme il va s'éteindre au bout de quelques représen-

tations. » Paille ou non, le feu flambe même à l'heure qu'il est, et les *dilettanti* soufflent pour l'attiser avec une ardeur sans pareille.

TAXILE DELORD.

## GAUSERIES.

Il y a deux ou trois ans, le fameux forgeron de Gretna-Green, fatigué de ferrer les chevaux et de marier les jeunes miss sentimentales, s'était retiré des affaires pour vivre tranquillement de ses rentes à Paris.

Nous l'avons tous vu flâner sur le boulevard Montmartre, il avait constamment un paletot marron et un œil mélancolique, été comme hiver; sa plus grande distraction parisienne consistait à aller prendre de temps en temps un grog à la mode d'Édimbourg au café Leblond, — seulement, pour faire durer ce plaisir plus longtemps, au lieu de humer cette boisson à l'aide d'un tube en verre, il avait toujours soin de se munir d'un long tuyau de paille, ce qui est encore bien plus écossais.

Comme on s'ennuie de tout en ce monde, même de humer un grog à l'aide d'un tuyau de paille, l'ex-forgeron fut pris de nostalgie, et il retourna dans son pays.

Les journaux anglais viennent de nous annoncer que plusieurs mariages ont été célébrés ces jours derniers à Gretna-Green; — le forgeron, fatigué de vivre en rentier et craignant d'être obligé de se pendre pour dernière distraction, s'était décidé à reprendre son ancienne profession.

La plupart des Français s'imaginent que le premier venu pouvait aller s'établir forgeron marieur à Gretna-Green, — forgeron, oui, mais marieur, non.

Le droit d'unir les amoureux à perpétuité et à peu de frais avait été concédé, en l'an 1277, à l'un des aïeux du forgeron de Gretna-Green en récompense de ce qu'il avait ferré gratis le cheval du roi qui s'était égaré dans la forêt voisine où il se promenait sous le manteau de l'anonyme, — de plus, ce forgeron non moins philanthrope que bien élevé avait remis cet inconnu dans son chemin après lui avoir servi un excellent souper, toujours gratis!

Pendant six cents ans les forgerons de Gretna-Green ont exercé, de père en fils, leur double profession à la satisfaction générale; mais il leur était formellement interdit de trafiquer de leur office.

C'est ce qui vous explique comment la forge de Gretna-Green était restée hermétiquement fermée pendant tout le temps du séjour à Paris du forgeron titulaire.

Il va sans dire qu'il était pareillement défendu à ce



fonctionnaire public de marier de jeunes miss en pays étranger.

Le retour du forgeron Mac-Pherson a été célébré par des réjouissances publiques dans toute l'Ecosse, et cinq à six cents couples amoureux ont pris le chemin de Gretna-Green.

Je n'avais pas pensé de vous dire tout d'abord que ce forgeron se nomme Mac-Pherson, mais vous deviez vous en douter, tous les Écossais, qu'ils soient forgerons ou qu'ils ne le soient pas, s'appellent Mac-Pherson, à moins pourtant qu'ils n'appartiennent au clan des Mac-Donald.

Les Mac-Pherson et les Mac-Donald sont les deux seules familles qui ont peuplé l'Ecosse.

Le forgeron Mac-Pherson, honteux de ces trois années de paresse, a jeté dans le feu de sa forge la redingote marron qui le faisait ressembler à un courtier de la Bourse, et, s'empressant de rattraper le temps perdu, il a repris son tablier de cuir et retroussé ses manches de chemise en jurant que désormais il ne quitterait plus ce costume de ses aïeux.

Dans sa première journée, Mac-Pherson a ferré trois chevaux et rivé les chaînes de huit jeunes époux.

Cette louable activité a mis le comble à l'enthousiasme des Écossais.

\*\*\* Le voilà donc enfin trouvé le fameux secret à la recherche duquel tant de savants ont consumé leurs jours et leur gaz hydrogène !

Un heureux rival d'Icare a prouvé jeudi dernier à vingt mille Parisiens, en pleins Champs-Élysées, que pour passer à l'état d'oiseau un homme n'avait qu'une chose à faire, c'était de s'attacher sur les épaules non pas des ailes, mais une cinquantaine de vessies remplies d'hydrogène pur.

Les promeneurs qui virent un fiacre s'arrêter au milieu de la grande avenue de l'Étoile, puis qui de ce fiacre virent ensuite descendre un individu porteur d'une foule de vessies, s'imaginèrent dans le premier moment que c'était un monsieur qui par suite d'un pari allait piquer une tête dans la Seine du haut du pont des Invalides ; — et tout le monde se mit à dire : — Suivons l'Anglais.

Règle générale, toutes les fois qu'un pari quelque peu original est en train de s'accomplir, on ne manque jamais d'en faire honneur à un Anglais ; cette fois encore, aux Champs-Élysées, on respectait la tradition.

Mais le monsieur ne se dirigea pas du côté de la Seine, au contraire, il prit le chemin de l'arc de triomphe, et quelques Parisiens commençaient à croire qu'ils avaient tout bonnement sous les yeux un fort marchand de vessies qui venait faire aux Champs-Élysées l'étalage de ses marchandises, à l'instar des industriels qui profitent de la promenade de Longchamp pour se faire des annonces à pied et à cheval ; — cette nouvelle erreur ne fut pas de longue durée.

A peine eut-il fait une centaine de pas que le mon-

sieur aux vessies se livra tout à coup à des bondissements prodigieux, ce n'était plus un homme, c'était un chevreau en gaieté.

Soulevé par le gaz hydrogène renfermé dans les vessies, l'expérimentateur descendit toute l'avenue avec la vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur.

Le nouveau procédé neutralise la pesanteur de l'homme et le transforme en un oiseau véritable, mais en oiseau qui tient plus de l'autruche que de l'hirondelle, puisque les pieds continuent à jouer un très-grand rôle dans cette course, qui n'est que quasi-aérienne.

Cet ingénieux appareil va opérer une révolution complète dans la marche de l'homme, car il est impossible que tout le monde ne se passe pas la fantaisie de pouvoir faire quatre lieues à l'heure, — ancien train de malle-poste, — et cela sans fatigue et à très-peu de frais, à moins qu'il ne survienne une hausse prodigieuse sur le prix des vessies.

Ce nouveau système a les avantages des ballons sans en offrir les dangers ; — la seule précaution que doit prendre un homme qui porte cinquante vessies remplies de gaz hydrogène est de ne pas s'approcher d'une lumière, sous peine de faire explosion.

Mais il suffit d'un peu de prudence pour éviter cet inconvénient.

Cet appareil pourra également s'appliquer aux chevaux et il triplera leur vitesse, — le plus mauvais cheval de fiacre sera, moyennant une soixantaine de vessies, transformé en Pégase : — on sera obligé de crier aux cochers, même à ceux pris à l'heure : — *Pas si vite, pas si vite !*

Cela n'était encore jamais arrivé jusqu'à ce jour.

Paris est réellement le pays des merveilles, — et l'appareil nouveau qui transforme un homme en autruche ne sera pas l'objet le moins curieux qui figurera dans le Palais de cristal, lors de l'exposition universelle.

LOUIS HUART.

Un bal se prépare pour le mercredi 15 février, dans la salle du Théâtre-Italien, au profit des indigents des huitième et douzième arrondissements.

Cette fête est organisée par les maires et les bureaux de bienfaisance de ces deux arrondissements, les plus pauvres de Paris.

Le second volume des *Mémoires de Bilboquet* vient de paraître à la *Librairie nouvelle*, 45, boulevard des Italiens. Six mille exemplaires du premier volume ont été vendus dans moins d'un mois : c'est l'un des plus beaux succès en librairie de l'année qui vient de finir. Le second volume tient toutes les promesses du premier ; on dirait même que l'esprit s'y multiplie.